

## NET/BOMBES

L'âge du tag commence vers 13 ans et, si l'on en croit des sociologues (mais faut-il croire les sociologues ?) , se termine vers 22 ou 25 ans. Vrai, il peut ne pas se terminer : certains, devenus graffeurs, peignent de larges fresques et y emmènent leurs enfants.

Jeunes, très jeunes, et plus tard encore, nombre d'entre eux n'achètent pas leurs bombes, mais les volent. Les marchands de bombes de peinture et de stylos feutres spécifiques (le Poska, par exemple), à New York comme à Paris, les placent derrière des grilles et dans des armoires closes. Aussi le vol se déplace-t-il. Si des taggueurs moins pauvres vont faire leurs emplettes de façon légale, ils encourent de se faire dépouiller à la sortie, par des groupes en manque d'argent et de matériel. Ne pas aller seul, ne pas être seul.

Oui, le tag est une protestation contre la solitude, l'isolement, l'anonymat des grandes villes où il est né : le taggueur trace à la hâte, dans l'instant, son « blaze », pour les non-initiés son pseudonyme, pour ses compagnons de tag, sa signature. Il veut signer tout et partout, il cherche les lieux risqués, les façades hautes, les toits— et se rabat parfois sans joie sur quelque mur autorisé —, il atteste qu'il est vivant, là, qu'il a été là et vivant, présent, actif, dans un moment d'« adrénaline », d'ivresse de l'action, du plaisir de la transgression. Il signe de son nom et aussi du nom de son groupe — le taggueur solitaire ne l'est pas, il niche dans une micro société qui s'est nommée, structurée, qui initie et punit, qui se bat et qui rassure. Leurs noms retournent la langue, tout en conservant dans l'écriture la graphie des phonèmes. Car, si l'on reconnaît des formes officielles dans les noms des taggueurs anglo-saxons comme POEM, COPE, PULSE, KEY, que veulent dire COPE2, JEZ, CES, CAV, BOM5, par exemple ? De même, RUZE, DIRE, RÉSO, DECH, SEB se laissent appréhender dans la langue française, mais que faire de STUS, ACET, WAM et tant d'autres ?

Les taggueurs revendiquent le tag « vandale » : tagger des trains, les métros, les RER, les camions : tout ce qui se déplace et montrera à la face des

passants l'inscription de leur nom, mais ils ne veulent pas se trouver confondus avec les vandales sans signe qui déchirent à coups de cutter les sièges du métro.

Ils ont la haine, du gendarme et de l'école, de l'ordre et du vide.

Incroyable protestation contre l'insignifiance des murs et des bas-côtés, stupéfiante imposition de signes sur les carrosseries sans nom des transports en commun... Le tag est une guerre sur le terrain des signes, et non pas sur celui des mots, des slogans et des idées.

Mais pourquoi maintenant ? Car les graffitis ne constituent pas une nouveauté : ils sont même entrés dans le patrimoine, au moins en France, dans le Musée des graffitis historiques, du Moyen Age au XXe siècle, de Verneuil-en-Halatte.<sup>1</sup> Voilà longtemps que se vendent des bombes de peinture pressurisées pour les voitures ou tous objets en métal. Quant à la haine des jeunes, elle n'est pas neuve non plus. Que s'est-il passé ?

Cette guerre dans les signes manifeste un aspect totalement imprévisible de l'informatisation de la société. Peu nous importe ici l'histoire exacte, les dates précises, les événements originels dans l'aventure des tags — et il circule sur son histoire plus d'un récit mythique. Mais on ne qu'être frappé par le parallèle inverse qu'offrent les tags à l'informatique et aux réseaux cybernétiques. Un parallèle inverse où sur un étrange fond commun éclatent les oppositions sociales et les êtres au monde.

L'informatique signifie un nouveau mode d'écrire les chiffres, puis les langues, puis les images, les sons, les graphiques et dessins, né au milieu du XXe siècle, développé, au tout début des années 70, dans les premiers réseaux télématiques — les réseaux sont la vérité de l'informatique — et déployé enfin par le World Wide Web. Le tag s'avère aussi comme écriture — qui ne s'occupe ni d'oralité ni de musique mais se trouve, dans le mouvement hip-hop, contigu au rap. Et l'on ne retiendra que comme une donnée fragile et à revisiter le fait que le tagueur originel, d'un certain TAKIS de New York, se fasse connaître en 1971 et que le protocole d'Internet date de l'année suivante. Peu importe la coïncidence, reste que les signes bougent. Ils bougent pour de bon — ils voyagent. Tags et paquets de données numérisées ne restent pas en place : les trains, les métros et les camions leur font voir du pays, comme les réseaux

---

<sup>1</sup> Alain Vulbeau, « Les tags, spectres de la jeunesse. Histoire d'une nouvelle pratique urbaine ». <http://www.urbanisme.equipement.gouv.fr/cdu/datas/annales/vulbeau.htm>

aveugles transportent des blocs de bits et d'octets. Ils partent des États Unis d'Amérique et gagnent la planète... Tagguez et internautes se baptisent et s'offrent le luxe de choisir leur nom et de leur identité. Comme on le sait depuis dix ans : « Sur la Toile, personne ne sait que je suis un chien », dit l'antienne cybernétique ; de même, nul ne sait comment s'appellent pour leurs parents et le Préfet MissVAN, ZEK ou REX. Ils s'acoquinent les uns aux autres — listes de discussion, lieux de rencontres, échanges divers, passions partagées : bande et tribus prennent comme vecteur la techno-science ou le feutre indélébile, la bombe de peinture.

Mais les noms des tagguez ne sont lisibles que par eux-mêmes et leurs proches. Essayez d'y arriver ! Vous ne pouvez lire que ce que vous connaissez déjà : l'initiation est requise à la lecture, qui n'est pas une lecture, mais une reconnaissance. Pareil avec les machines : l'utilisateur d'un ordinateur ne lit que ses bons vieux signes, les chiffres et les lettres de son alphabet, car les nouveaux — passage ou non-passage du courant électronique — ne sont des signes que pour les machines, c'est-à-dire des signaux, définissant leur royaume inférieur et tout puissant. Telle quelle se dévoile la guerre des signes : le tag dit à ceux qui le voient et le détestent « il y a à lire et tu ne peux pas lire, tu ne connais ni ne reconnais, tu n'es qu'une machine aveugle, dans ton métro boulot dodo, camion, ta norme et tes règles » etc. Le tag traite les non tagguez de robots.

Vieil argument ! Vous ne vivez pas, vous survivez ! je préfère mourir jeune que pourrir sur pied...

Et puis, les ordinateurs aiment les lieux propres, clos, sans poussière ni humidité, de préférence à température constante, les prises électriques sécurisées et le câble à haut débit. Ils se moquent de la distance et se jouent des nuits et des jours, de l'alternance de la veille et du sommeil. Le tag : c'est la rue, la pluie, l'usure, le temps mesuré ; la nuit à moins haut risque pour s'inscrire sur murs et métros, le jour pour voir les signes et les sigles, les noms et les groupes. C'est qu'en profondeur, l'informatique a déployé sa métaphore humanoïde — le robot à mémoire plus qu'humaine, à cerveau autonome, à calcul intensif, animé des fluides de la pensée qui court comme le courant — tandis que le tag fait jaillir le corps : il faut courir vite pour échapper au gendarme, monter haut pour tagger l'imprenable donjon d'un mur attentif, agir vite, tracer d'un geste net et précis. Et puis des tagguez reconvertis sont maintenant

tatoueurs avoués : ils ornent les corps des autres. Les uns portent sur leur bras le blaze de leur pote disparu. Les autres des graffes célèbres. Je n'ai jamais vu de tatouage où figurât un ordinateur.

Peinture du corps, corps de peinture et machine à signes humanoïde se font face, dans un duel sans parole, où une humanité double se manque dans le miroir.

Clarisse Herrenschmidt